

La violence est là...



“Dans violence, il y a le mot vie”, déclare le Professeur Huerre, psychiatre spécialisé dans l’adolescence à Paris. Et c’est vrai qu’il faut déjà une belle férocité de vivre pour explorer la vie. Mais aujourd’hui, il s’agit d’autre chose, du sentiment qu’au-delà de l’agressivité nécessaire à cette vie, il règne une brutalité, un mépris de l’autre, parfois même une haine... Nous avons la certitude que les violences augmentent. Certes, elles changent de nature (certains types d’agressions sont plus répandues), ne sont plus réglées de la même manière par les institutions, évoluent aux yeux du droit pénal qui crée de nouvelles infractions ou durcit leur qualification. Mais elles sont surtout plus visibles grâce aux médias qui sont en recherche de toujours plus de sensationnalisme. Et au milieu de tout ce vacarme, il y a vous les parents qui devez donner de la force et de l’espérance à vos enfants pour les initier à leur tout premier métier qui est celui d’être humain. Mais comment leur transmettre des valeurs pour savoir vivre de manière pacifiée alors qu’autour d’eux ne règnent que le bruit et la fureur ? Quelles sont-elles, ces valeurs qui pourraient prévenir la violence ? En ce mois d’octobre, le Salon de l’Éducation (du 20 au 24 octobre à Namur Expo - www.saloneducation.be) invite les éducateurs de tout poil à se pencher sur le thème de la violence à l’école. L’occasion pour le Ligueur de revisiter la cour de récréation, le face-à-face entre profs et parents (pas toujours très serein !), mais la manière aussi de ces derniers à gérer la violence sous le toit familial. Enfin, nous clôturons ce dossier avec une violence sociale, la pauvreté, cause de nombreuses exclusions. À l’école, d’abord. Décidément la violence est partout...

À l’école

Si vos enfants se déclarent de plus en plus heureux, ils disent aussi avoir de plus en plus peur. Cette apparente contradiction, nous l’avons observée à travers l’enquête que nous avons publiée en 2007 sur les enfants de 6 à 12 ans (enquête menée sur un échantillon de 957 enfants

de 6 à 12 ans, en collaboration avec le bureau d’études Égérie Research - www.leligueur.be > **Dossiers**). Et dans ces peurs en augmentation, il y a la peur de recevoir des coups et celle de rater l’école. La récré semble le lieu de tous les dangers puisque plus de la moitié des enfants interrogés craignent les baffes. Mais l’école a toujours été un ring où chacun devait s’imposer comme il le pouvait. L’autre peur, plus préoccupante, est la panique qui envahit ses écoliers, pourtant pas encore bien loin dans leur parcours scolaire, lors de la remise de leur bulletin. Mais qu’est-ce qui peut mettre ces enfants dans un tel état de stress si ce n’est nous, le monde adulte ? Désormais, on ne doit plus simplement réussir sa vie, il faut aussi être performant. Tout nous y pousse : l’hyperconsommation, les technologies qui accroissent nos prouesses, les records qui s’inscrivent sur notre petit écran ou sur le terrain de sport... et le sacro-saint diplôme qui au bout, tout au bout du chemin est, c’est vrai, un gage pour ne pas rester prisonnier trop longtemps du chômage.

Compétition, consommation, concurrence, ces trois C nous mettent, nous et nos mêmes sous une telle pression qu’il ne peut y avoir que des larmes, des maux de ventre, des “à quoi bon” le matin, sur le chemin de l’école. Les parents, pris au piège de la tyrannie de la note, ne savent plus à quel saint se vouer. Le monde est dur, ils craignent l’avenir qui sera moins rose, c’est sûr, pour leurs gosses que ce qu’il aura été pour eux... Comment accompagner ses enfants sur ce chemin difficile sans augmenter la violence déjà ambiante ? Comment faire retomber la pression ? En décidant peut-être que réussir sa vie de parents ne doit pas être associé exclusivement à la réussite scolaire de son enfant. À réfléchir ensemble, avec les profs... (Lire en page 7).

À la maison

Crainte du chômage, parents moins disponibles parce qu’il faut travailler toujours plus, explosion du couple et dans la foulée, la tribu alors éparpillée. La violence, déjà existante de tous temps au cœur des familles (les grands romans

classiques l'attestent!), est encore plus fracassante sous les coups de boutoir de la crise et des catastrophes naturelles et politiques dont les actualités nous abreuvent tous les jours. Difficile, dans ces conditions, de faire de la maison une bulle où les bruits du monde en colère seraient amortis. Alors, pour préserver ce qu'il peut, le parent tente de rester au mieux maître chez soi - en organisant et contrôlant le temps d'écran, télé, ordi, jeux vidéo, les sorties, etc. (36 % des filles et 60 % des garçons ont déjà rencontré le porno à l'âge de 14 ans!). Et maître de soi - à l'heure des devoirs, lorsque les enfants s'empoignent, quand la compagne ou le compagnon hérisse... (Un enfant qui voit son père maltraiter sa mère à sept fois plus de risque de devenir violent car il croit que la mésentente ne peut se régler autrement).

Le tableau est sombre et la tâche semble bien lourde...

Vous voilà à deux doigts de laisser tomber les bras, persuadés que malgré votre bonne volonté, vous ne vous ferez pas entendre au milieu de tout ce tumulte. Pourtant, vous êtes, vous les parents, en première ligne pour inviter vos jeunes à réfléchir ensemble avant de dénoncer, à prendre du temps pour analyser les choses et comprendre comment elles fonctionnent. Vous êtes aussi les mieux placés pour ne pas confondre vos enfants avec leurs résultats scolaires, mais au contraire, d'être fiers de ce qu'ils sont, bien au-delà de leur statut d'élève. Histoire de retrouver, pour chacun, de l'estime pour soi... Un livre vient de sortir aux Éditions Mols: **L'estime de soi pour aider à grandir**. Le Ligeur reviendra sur le sujet dans son numéro du 3 novembre.

■ Myriam Katz

Violence : aidons les enfants à ne pas "se prendre la tête"

Auteur de nombreux ouvrages sur la parentalité, membre du comité scientifique des États généraux de la sécurité à l'école, qui se sont tenus en France au printemps dernier, le psychiatre Philippe Jeammet estime que les parents doivent plutôt aider les enfants à comprendre le mécanisme de la violence, afin de ne pas la produire ni la subir.

Le Ligeur : Existe-t-il un lien entre la violence et le prétendu désengagement des parents ?

Philippe Jeammet : "Le plus souvent, les parents ne sont pas désengagés, ils sont désemparés. Ils ne savent plus ce qui est légitime d'imposer à leur enfant qui, en retour, peine à considérer l'adulte comme un référent digne de respect. Beaucoup n'osent pas fixer des cadres, de peur de perdre sa confiance. La relation qui s'établit est donc de moins en moins hiérarchique, de plus en plus horizontale. Cela ne crée pas la violence, mais cela peut effectivement la favoriser car l'absence d'autorité implicite de l'adulte est perçue comme un abandon et encourage chez l'adolescent l'expression incontrôlée de toutes les pulsions."

Compréhension et fermeté, ça sécurise

L. L. : Comment aborder avec son enfant le thème de la violence ?

P. J. : "S'il y a flottement dans notre autorité, il faut beaucoup communiquer, en

misant sur les capacités de réflexion de l'enfant, y compris pour expliciter le fondement d'une décision

qu'il conteste et qu'on va maintenir. Cette échange permet de prendre du recul, de contrôler les débordements émotionnels. Très tôt, il faut expliquer à l'enfant pourquoi son comportement n'est pas acceptable lorsqu'il frappe.

On peut pour cela utiliser les jeux de rôle, comme cela se fait de plus en plus à l'école : en échangeant les positions entre auteur et victime de la violence, on permet à chacun de percevoir que l'autre peut ressentir les choses de manière différente."

L. L. : À trop expliquer, ne risque-t-on pas d'affaiblir notre autorité ?

P. J. : "Il faut sortir de l'alternative laxisme-autoritarisme. L'autorité doit s'exprimer en alliant compréhension et fermeté. Et on sera d'autant plus ferme qu'on aura expliqué à l'enfant le sens de nos décisions et qu'on sera nous-mêmes convaincu de leur bien-fondé. Pour autant, il est des moments où il ne sert plus à rien de discuter.

L'essentiel, c'est d'être cohérent avec ce que l'on est. Certains privilégieront l'autorité directe, d'autres sentiront le besoin d'expliquer davantage. Mais quand on explique, il ne faut pas chercher l'assentiment de l'enfant, attendre de lui qu'il cautionne notre décision. Cela lui donnerait l'impression de se soumettre à l'adulte, et ce d'autant plus qu'il se sent en insécurité intérieure. Plus on est en insécurité, plus on attend une sécurité qui vient des autres, plus on ressent cette attente à l'égard des autres comme un pouvoir qu'on leur donne sur nous et qui finit par nous 'prendre la tête'."

Éviter le repli de l'enfant sur lui-même...

L. L. : Faut-il justement conseiller à notre enfant de ne pas se "prendre la tête", y compris dans un contexte de tensions scolaires ?

P. J. : "Oui, il faut lui expliquer qu'en laissant un copain ou un professeur lui 'prendre la tête', il lui donne tout le pouvoir en nourrissant une attente à son égard.

N'obtenant pas la reconnaissance escomptée, il continue à se construire, négativement, par rapport à cette personne, dans une situation de dépendance."

L.L. : L'enfant est-il vraiment capable d'une telle réflexion ?

P.J. : "Sans doute pas du jour au lendemain. Mais il est important que les adultes comprennent ce mécanisme et puissent revenir de temps à autre sur cette explication. Lorsqu'il refuse d'appréhender les maths parce qu'il pense que son prof ne l'aime pas, il faut lui expliquer qu'il accorde tout simplement trop d'importance à cette personne. Si on veut le faire rire un peu, on peut ajouter : 'Je suis sûr que ton prof pense qu'il ne sert à rien. Tu peux lui dire qu'au contraire, il est le personnage le plus important de l'année puisqu'il a réussi à te fermer aux maths'. Dans la violence, on est tenté d'opposer celui qui agit et celui qui subit, alors que tous deux se trouvent placés en miroir. Le violent a généralement l'impression que, sans violence, il serait victime. Un manque d'estime de soi qui peut aussi se traduire par une dépression, un repli."

... mais tout faire pour le valoriser

L.L. : Comment l'aider, concrètement, à se maîtriser quand il est en butte à la violence de ses camarades ?

P.J. : "Il faut reconnaître qu'il est en difficulté et en souffre. Et en même temps, ne pas dramatiser, le rassurer en lui montrant qu'ensemble, on va trouver des solutions. Il faut éviter de le laisser s'enfermer dans des comportements qui l'appauvrissent. Car un repli conduit souvent à la dépression ou à la violence agie, qui nous pousse à nous regrouper en bande pour attaquer ceux qui nous ont humiliés. Il faut au contraire aider notre enfant à trouver un rôle valorisant, par exemple en lui proposant de faire du théâtre.

L.L. : Ne doit-on pas, malgré tout, apprendre à son enfant à se défendre et riposter s'il est frappé ?

P.J. : "Il faut être cohérent avec notre culture, avec nos valeurs. Sans doute est-il essentiel pour l'enfant de ne pas se laisser faire, mais pas forcément en em-

pruntant à l'autre ses méthodes. Il faut qu'il dise que cela ne va pas, peut-être même, à un moment donné, en rendant un coup, mais surtout en alertant les adultes. Il faut comprendre pourquoi l'autre a frappé et savoir si l'incident se produit régulièrement. Si cela recommence, on va voir les enseignants, les parents de l'autre. Si nécessaire, on change notre enfant d'établissement. Il y a toute une gradation. Il ne faut pas hyper-réagir, sinon on cristallise les choses autour de cette réaction. Il faut plutôt relativiser l'événement, expliquer qu'il n'engage pas nécessairement l'avenir."

L'ouvrir au plaisir de l'autre

L.L. : Comment faire si c'est notre enfant qui frappe ?

P.J. : "S'il frappe, c'est que quelque chose ne va pas dans ses relations sociales. Et s'il continue ainsi, il sera isolé, marginalisé... On en discute. Il peut s'agir d'une réponse passagère à un contexte un peu difficile, à une peur. Il faut poser des limites et, si cela ne suffit pas, ouvrir progressivement son enfant sur l'extérieur, y compris en l'emmenant chez un psy.

L.L. : Comment développer chez son enfant des comportements non violents ?

P.J. : "En l'éduquant au plaisir de l'échange, à la nécessité de se nourrir des autres."

L.L. : Doit-on associer les parents à l'école pour y faire reculer les tensions ?

P.J. : "Il y a un travail à effectuer pour que les parents participent plus à la vie des écoles et comprennent mieux le sens de ce qui y est fait - la transmission des outils essentiels que l'humanité a créés, et ce, afin d'aider les jeunes à faire des choix dans leur vie. Mais il ne faut pas oublier non plus que l'école joue le rôle d'un tiers et offre une ouverture par rapport à la famille. Il s'agit pour les parents de trouver une complémentarité avec les enseignants, de participer à ce qui relève de la créativité et de l'expression mais pas de se mêler des programmes ni de la discipline (Ndlr : lire en page 6). Il faut aussi permettre à nos enfants de se construire hors de notre regard."

■ Propos recueillis par
Joanna Peiron

En savoir + : Lettre aux parents d'aujourd'hui, Bayard, 2010

Dernière minute : Non-violence à l'école

La violence à l'école est une préoccupation du moment. Pour preuve, ce projet déjà entamé et confirmé par la ministre de l'Enseignement, Marie-Dominique Simonet, qui met en place des formations à la gestion de la violence pour les enseignants. D'autre part, la Communauté française a dégagé 200 000 € pour permettre également à des jeunes d'être formés à la non-violence et à la médiation. 110 écoles sont concernées par ce projet-pilote. On parle aussi de la création d'un Observatoire de la violence... www.enseignons.be > actualités.

En savoir +

Et sur ce sujet, quelques conférences au Salon de l'Éducation (Namur Expo) à ne pas rater :

• **Violences à l'école. Mieux vaut prévenir...** le 20/10 de 16h45 à 17h15 (Grand forum) avec Patrick Traube (psychologue)

• **Comment gérer les conflits et la violence des enfants et des adolescents ?** le 20/10 de 14h45 à 15h15 (Forum nord) avec Cathy Van Dorslaer (enseignante)

• **Nouvelles formes de violence scolaire** le 21/10 de 13h45 à 14h05 (Forum nord) proposé par la Direction générale de l'enseignement obligatoire

• **Je responsabilise mes élèves : du pouvoir 'sur' à la puissance 'avec'** le 21/10 de 14h45 à 15h15 (Forum nord) avec Sophie Grosjean (formatrice)

• **La Communication non-violente : pour une éducation à la bienveillance, à l'autonomie et à la responsabilité** le 22/10 de 15h45 à 16h15 (Grand forum) avec Catherine Schollaert (enseignante et formatrice certifiée en CNV)

Plus d'infos : www.saloneducation.be

Il faut montrer qu'on ne se laisse pas faire !

En maternelle, les tout jeunes écoliers peuvent s'arracher violemment un jouet, se tirer les cheveux, se donner des coups de pied... Rien de grave dans l'immense majorité des cas : à cet âge, le corps parle et même la bouche, quand le petit mord le copain avec lequel il joue. Mais alors, quand faut-il commencer à s'inquiéter ?

En effet, le langage n'est pas sous contrôle et l'enfant part à la conquête de l'espace, du monde ; les mots ne peuvent pas encore être utilisés pour exprimer un sentiment, dire un besoin ou une frustration.

"À cet âge, attention à ne pas tomber d'emblée dans la caricature victime/bourreau, on n'en est pas là d'office à 3 ou 4 ans !" précise Diane Drory, psychologue, mais "il est clair, par contre, qu'il faut, à la fois, aider l'agresseur à dire qu'il est fâché ou pas d'accord plutôt qu'à frapper et aider l'agressé à montrer qu'il est fâché ou triste, qu'il a eu mal ou est malheureux". Une manière de réagir qui reste valable au fil des années...

Côté garçon, côté fille

En cas de coups, d'agression, les parents sont souvent partagés, les mères évitant majoritairement de conseiller à leur progéniture de rendre coup pour coup, à l'inverse de la plupart des pères dont Diane Drory est clairement plus proche : "Il ne s'agit pas d'appliquer strictement la loi du Talion, œil pour œil et dent pour dent, mais tout de même d'encourager Margaux ou Jordan à ne pas se comporter comme des carpettes ! Soyons clair et disons-leur qu'ils doivent se défendre s'ils se font cogner : 'Tu regardes l'autre droit dans les yeux, tu lui montres ton poing et tu lui dis : si tu recommences, moi aussi je frappe !'. Et si votre fils vous répond : 'La maîtresse va aussi me punir si je frappe', eh bien, 'ce n'est pas grave, l'important était de montrer que tu ne te laisses pas faire !'". Les coups se donnent plutôt côté garçons. Les filles recourent davantage au verbe, aux injures, aux moqueries ou commérages : "T'as vu ta tête, si tu crois que t'es belle !" Plus difficile de se défendre contre une parole ! "Il faut renvoyer l'injure, conseille Diane, et donc aider Nadia ou Marjolaine à mobiliser son imaginaire, à oser la créativité." Exemples vécus ? "Un enfant

d'origine africaine peut répliquer 'Fromage blanc ! Yoghourt' à celui qui lui parle de sa couleur 'caca'... Une fillette longiligne répondre 'potiron' à la petite copine plus enveloppée qui l'appelle 'asperge'. Réagir comme s'il s'agissait d'un jeu, de démystifier une taquinerie mais en tous cas réagir, ne pas, de nouveau, se laisser écraser."

Gérer la colère de l'enfant sans l'étouffer

Il y a l'attaqué et... l'attaquant. "L'attaquant est souvent celui qui va le moins bien des deux. Peut-être a-t-il besoin de se montrer plus malin, peut-être se sent-il plus facilement mis en cause, ne se sent-il pas sûr de lui... Son attaque est, à ses yeux, une défense. Peut-être aussi reproduit-il ce qu'on fait chez lui avec lui ? (Ndlr : lire en page 8, la violence dans le couple). En tous cas, face à un(e) caïd, qui prend peut-être du pouvoir sur certains élèves d'une classe, il serait terriblement important, et même indispensable, de pouvoir aborder la question en conseil de classe, de faire dire leur ressenti aux uns et aux autres pour pouvoir désamorcer les conflits, les dépasser, revenir à la sérénité.

En fait, estime notre interlocutrice, dans les petites classes, on n'apprend pas à gérer sa violence pour en faire une saine agressivité. La violence, c'est être hors de soi, l'agressivité, c'est être 'dans son fâché' qu'on exprime. L'éducation, à la maison puis à l'école, doit aider à gérer cette agressivité."

Autre commentaire qui peut étonner : "Ac-

tuellement, dans une cour de récréation du primaire mais aussi du secondaire, on réagit très vite face à une bagarre, on veut qu'elle cesse. Or, les adolescents ont besoin de se mesurer, de connaître leur force pour apprendre à l'employer à bon escient. L'éducateur présent pourrait cadrer et dire : 'Vous voulez voir qui est le plus fort ? O.K., vous avez quatre minutes, je vous regarde et les coups bas sont interdits ! Il serait aussi vraiment utile d'organiser des activités où ces jeunes mecs utiliseraient leur corps, comme à la foire par exemple, lorsqu'ils tapent sur un marteau pour mesurer leur force physique, bien présente et qu'ils doivent employer !'". De nouveau, chez les filles, les attaques sont moins physiques, plus verbales et... plus vicieuses, sous la peau. Elles visent le corps à travers l'aspect de séduction : "T'es nulle, t'as même pas de copain ! - T'as jamais embrassé personne - T'es imbaisable"... L'important est toujours d'amener l'une à dire son ressenti et à pouvoir répondre

sans s'écraser et, par exemple, histoire vécue aussi, sans devoir se trouver un copain qu'on n'aime pas à embrasser devant tout le monde pour avoir la paix. Amener l'agressive à entendre ce que dit l'agressée, à le comprendre, à pouvoir en tenir compte. Ici encore, l'adulte tiers devrait jouer un rôle, via un conseil de classe qui aborderait le problème.

Nouvelles violences

Les nouvelles technologies ont introduit en classe comme à la maison de nouvelles violences. Ici aussi, affirme Diane Drory, les enseignants ont une responsabilité à assumer. À eux d'expliquer aux élèves qu'ils ont le droit de dire qu'ils sont agressés s'ils reçoivent, par exemple, par SMS durant les cours une photo avec le commentaire : "Une femme à poil à laquelle tu ressembles"...

Très ferme, notre interlocutrice continue, à l'adresse des enseignants comme des parents : "Aux profs à confisquer le GSM interdit à l'école, non pas pour une semaine mais jusqu'à la fin de l'année, et ce, quel que soit l'avis des parents ! L'école doit tout de même être un lieu où l'on apprend la vie en société et donc à tenir compte de l'autre ! Les parents actuels sont trop soucieux de traumatisme, trop prompts à penser d'abord épanouissement plutôt que respect des règles, c'est-à-dire sanction quand celles-ci ne sont pas appliquées. À l'école aussi, il faudrait sans doute passer plus de temps à parler de solidarité et de respect de l'autre plutôt que des résultats scolaires individuels."

Le message est clair. Parents, qu'en pensez-vous ? (Dites-le nous sur www.leligueur.be>forum)

■ Thérèse Jeunejean

Profes-parents : chacun son rôle, chacun sa place

Les parents ont des attentes importantes vis-à-vis de l'école et de ses profs, amplifiées par la course à l'excellence qui sévit aujourd'hui. Parallèlement à cela, ils ont de moins en moins de temps dans une société qui va de plus en plus vite, une société du zapping et de la satisfaction immédiate. Dans ce maelström, la rencontre entre parents et enseignants ne se fait pas toujours bien. "Or, le temps est un facteur utilisé en pédagogie", nous dit Alain Faure, préfet, coordinateur de zone à Bruxelles. Petits enseignements pour adresser demain la parole gentiment à l'institutrice...

Alain Faure : "Les parents s'attendent à ce que l'école remplisse un rôle auquel, au départ, elle n'était pas préparée. Auparavant, les enfants arrivaient avec un savoir-être social aujourd'hui de plus en plus compromis et ce, quelle que soit la situation socio-économique des familles."

Le Ligeur : *Malgré tout, les parents attendent toujours plus de l'école...*

A. F. : "Oui, mais, en même temps, on constate une remise en cause du métier d'enseignant et une perte de confiance dans ce monde. Perte particulièrement alimentée par le recours à la 'judiciarisation' (Pensons aux recours contre les décisions du conseil de classe et ce, même si le concept de recours est indispensable dans une société démocratique). La vision de l'enseignement et de l'école a complètement changé. À l'époque de Jules Ferry, l'école était l'ascenseur social et l'enseignant un notable, ce qui n'est manifestement plus le cas. Ajoutons que les différentes réformes et propos de certains ministres à propos des enseignants qu'ils ont traité de fainéants, ce qui est scandaleux, ont jeté un fameux discrédit sur la profession. Et maintenant, on pleure le manque de profs!"

L. L. : *Tous les parents ne sont pas à l'aise avec l'école. Or, certains tentent timidement de poser une question au prof, d'émettre un avis et se font vertement rabrouer...*

A. F. : "Côté enseignants, il y a d'abord des peurs. Dont la première, liée au fait que les parents rentrent dans un territoire qui n'est pas le leur, mais celui de l'école. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'interdire cet espace mais de le protéger du monde des parents. Pourquoi ? Parce que c'est un espace différent où les enfants doivent pouvoir être confrontés à d'autres règles, plus collectives, différentes de celles de leur milieu familial. L'enseignant fonctionne dans une relation plus objective, moins passionnelle que le parent. Il pose un autre regard sur l'enfant. Il a aussi des éléments de comparaison..."

L'éducation, une tâche à se partager entre profs et parents

L. L. : *Vous parliez des enseignants qui étaient considérés jadis comme des notables, donc respectés. Les parents auraient-ils changé aussi ?*

A. F. : "Effectivement, les enseignants sont maintenant face à une perte d'autorité de pas mal de parents : 'Je ne sais plus que faire avec mon fils, faites quelque chose !' Et quand ça ne va pas bien à l'école, des parents (pas tous !) disent : 'C'est la faute des enseignants'. Des enseignants qui sont tellement en difficulté devant l'indiscipline des élèves à gérer au niveau de la classe, qu'ils ont perdu un professionnalisme pédagogique. Comment faire de l'apprentissage différencié avec vingt ou vingt-cinq élèves quand la priorité est de gérer le calme ? L'enseignant n'a plus le temps de découvrir les enfants, mais seulement des groupes, pas des individus..."

Notons également une perte de professionnalisation de la fonction, avec de moins en moins de gens enthousiastes et volontaires pour enseigner, et la pénurie de professeurs est réelle.

Ceci étant dit, à l'avenir, les enseignants ne pourront plus faire l'impasse d'une part d'éducation. L'école va devoir, pour une raison d'efficacité, prendre en charge une certaine partie de cette éducation. D'où le challenge d'établir un réel partenariat avec les parents, dans le respect des terrains de chacun."

ment de sorties, une bibliothèque ouverte aux familles, une réflexion commune entre profs et association de parents quand cette dernière finance des travaux.

Lors des réunions, les enseignants sollicitent les parents pour que l'enfant grandisse dans un cadre de vie équilibré, qu'il se couche à l'heure, qu'il ne reste pas trop tard devant la télé. On ne demande pas aux parents d'avoir une expertise pédagogique ou des diplômes, mais simplement de s'intéresser à la vie de leur enfant à l'école, de lui demander ce qu'il a appris aujourd'hui, de regarder son journal de classe, de le signer (Certains écoles ont élaboré des codes couleurs pour communiquer avec des familles analphabètes). Agir de la sorte souligne l'importance que l'on accorde aux études et montre que la vie des enfants n'est pas coupée en deux mondes, l'un scolaire et l'autre familial."

L. L. : *Que pensez-vous de la récente proposition d'une association de parents d'ouvrir le conseil de classe aux parents ?*

A. F. : "Je suis tout à fait contre ! On devrait, au contraire, réinstaller un a priori de confiance entre parents et enseignants et vice versa. Combien de pères ou de mères ne viennent-ils pas rouspéter à l'école en n'ayant entendu que les propos de leur enfant ! De plus en plus de parents veulent tout contrôler et s'imaginent que tout est facile. Certains ont vis-à-vis des enseignants des exigences qu'ils ne mettent pas en pratique en famille. Et bien des fantasmes du style : beaucoup de devoirs = bonne école... Tout ceci n'empêche pas qu'il faille envisager de recentrer le travail de l'école sur des apprentis-

sages de base. Heureusement, depuis deux à trois ans, de réels outils de pilotage existent avec les enquêtes internationales, le CEB externe (Ndlr : voir notre abécédaire sur www.leligueur.be > C). Grâce aux éléments ainsi recueillis, on commence,

dans le monde enseignant, à mettre en place de nouvelles réponses aux difficultés."

■ Propos recueillis par
Thérèse Jeunejean

La violence matée avec douceur

Non, on n'est pas impuissant pour lutter contre la violence quotidienne! Oui, il est possible d'apprendre à gérer les conflits de manière non-violente. Des techniques existent, que l'on peut apprendre et appliquer avec ses proches, adultes ou enfants. L'Université de paix vous invite à les découvrir.

"Derrière tout acte et comportement violents, une personne cherche à faire entendre une frustration. Derrière celle-ci, il y a un besoin et la personne qui commet cet acte inacceptable veut dire quelque chose." L'Université de paix parle de cercle de la frustration.

Parent-arbitre

S'il y a transgression des règles, il doit y avoir une sanction qui responsabilise l'agresseur. Mais la sanction seule peut être comprise comme une injustice supplémentaire. Pensons aux disputes des plus jeunes. Dans la cour de récré, un enseignant voit Victor frapper violemment Jordan et le punit. Le gosse hurle : "C'est pas moi, M'sieur, c'est Jordan qui a commencé, il me 'traite' de nul et c'est moi qu'on punit!"

Ce n'est donc pas parce qu'il est sanctionné que le gamin comprend la mécanique qui le fait réagir de cette manière. Alors, comment sortir du cercle vicieux frustration-violence, la violence de l'un appelant celle de l'autre ?

Comme la psychologue Diane Drory (lire en page 6), les techniciens de l'Université de paix mettent en évidence le rôle de l'adulte tiers, celui qui arbitre.

Discussion, proposition... L'adulte tiers est présent pour dire "stop" et arrêter la violence. Prenant du temps avec les enfants concernés, il donne la parole à l'agresseur comme à l'agressé. Que

s'est-il passé ? Qu'est-ce qui a été dit ou fait réellement ? Comment te sens-tu ? Qu'est-ce que cela te fait ? L'adulte écoute les explications, aide à dire les émotions et à susciter la recherche d'autres stratégies, pour régler le conflit sans recours à la violence, physique ou verbale.

Une autre stratégie

Calmé, Victor dit qu'il en a marre de se faire traiter de "tête de cochon" par Jordan et la bande de ce leader en herbe. Il se sent exclu, différent, jeté. Il a besoin d'être reconnu par le groupe, d'en faire partie. Hors de lui, il n'a pas vu d'autre possibilité que l'attaque pour dire qu'il n'en pouvait plus. Il a fait justice lui-même. L'agressé, lui, estimait faire de l'humour, s'amusait et comme Victor, au début, riait aussi de la plaisanterie, il a continué, imité par ses potes.

Par l'écoute, le dialogue, Victor peut arriver à découvrir son besoin jusqu'à non identifié, le reconnaître, comprendre que de ce besoin naît une frustration qui le mène au conflit et à la violence.

En savoir +

D'emblée pluraliste, l'Université de paix a été créée en 1960 par Dominique Pire, prêtre dominicain, et Raymond Vander Elst, athée. Adeptes d'une pédagogie active, elle organise de nombreuses formations à découvrir sur www.universitedepaix.be

Elle a mis au point différents outils méthodologiques et publications, comme **Graines de médiateurs**, résultat de vingt-cinq ans d'expériences dans l'apprentissage aux enfants et adolescents à gérer les conflits sans violence. Un deuxième tome sort prochainement.

À la maison

Quand les malaises du parent débordent sur les enfants

Bien souvent, des enfants sont entraînés malgré eux dans des affaires de règlement de dettes qui n'ont rien à voir avec eux. Lorsque des parents blessés, déprimés, lésés, en prise avec leur colère soumettent leurs malaises à leurs enfants par l'intermédiaire de cris, d'exigences mal placées, d'attentes démesurées, parfois de coups, le cercle de la violence se perpétue et poursuit son œuvre ravageuse.

La famille est le creuset de liens forts, faits de tendresse, d'agressivité, de solidarité, d'échanges, parfois de violence. Tous, nous avons à nous débrouiller avec notre histoire, nos malaises, les stress de la vie, de vieilles rancœurs, notre héritage de bonheur ou de malheur familial... Il y a cependant des factures que l'on ne peut faire payer à ceux qui n'étaient pas dans ce temps-là de notre histoire, même si la légitimité à voir le règlement de la note est totale. Ainsi, des souffrances anciennes de l'enfance (manque d'attention, mauvais traitements, abandon, défaut de présence des parents, négligence...) méritent attention et réparation, mais celles-ci ne peuvent se revendiquer auprès de la génération suivante.

Contenir son trop-plein d'émotions

Dans le quotidien, chaque parent doit veiller à ce que le contentieux vécu dans le couple, au boulot, avec son patron... ne retombe pas sur ceux qui n'y sont pour rien, mais qui, par leur proximité, sont les cibles toutes trouvées pour permettre la décharge de tensions. Mais les enfants sont des enfants. On ne peut attendre d'eux qu'ils soient les soignants de leurs parents, qu'ils se tiennent sages comme des images, qu'ils

soient raisonnables comme des adultes. Sûr que les enfants sont producteurs de stress et de tensions, qu'ils rajoutent une couche à celle déjà présente, que les parents ont le droit de s'énerver parfois, de se sentir déborder. Mais, agissant de la sorte, ceux-ci risquent malgré eux d'être entraînés dans des réactions violentes.

Le problème, c'est que les enfants ne peuvent saisir les enjeux sous-jacents du climat électrique dont ils sont victimes.

Alors, naturellement, ils s'accusent et se disent que, si papa, maman sont tendus ou fâchés, cela doit être de leur faute. Ces phénomènes sont destructeurs et sapent profondément la confiance en soi. Cela fragilisera les compétences à discerner ce qui appartient à soi ou à l'autre, et empêchera de remettre correctement chaque chose à sa place. Ainsi s'entretiennent les cercles vicieux de la violence.

■ **Reine Vander Linden**

Quand la violence fait rage dans le couple

On a longtemps cru que la violence conjugale n'atteignait pas directement les enfants. On a pensé que les échanges brutaux et destructeurs dans le couple parental en présence des enfants laissaient ceux-ci indemnes si les coups ne les touchaient pas directement.

On a supposé que des adultes violents entre eux ne l'étaient pas automatiquement avec leurs enfants et que, dès lors, il n'y avait pas à se soucier du préjudice que cela pouvait leur causer. D'autant que, souvent, après une scène en présence des enfants, la maman console et se rapproche d'eux pour tenter de les rassurer.

Vos enfants ne sont pas vos parents

On cherche aujourd'hui à comprendre vraiment ce que vivent et éprouvent ces enfants. Leurs sentiments sont souvent multiples. Ils sont inquiets pour le parent le plus vulnérable, ce-

lui qui se fait battre (et dans la majorité des cas, il s'agit bien de la mère!), tout en s'identifiant parfois au parent le plus démonstrateur de violence. Certains de ces enfants grandissent alors chargés de haine... Mais bien d'autres choses les préoccupent. In-sécurisés par le risque de perdre l'un de leurs parents, angoissés par la perte de résistance ou la dépression de leur maman (parfois de leur papa...), ces enfants sont dits "parentifiés" parce qu'ils s'occupent de leur père et mère alors que c'est ceux-ci qui devraient être disponibles pour eux. Toute leur énergie est alors mobilisée par le souci de réduire les tensions au sein du foyer, au lieu d'être orientée vers les apprentissages, les contacts avec les pairs, la rêverie et la curiosité propres à l'enfance.

Les tout-petits sont des éponges...

Chez les très jeunes enfants, les dégâts sont encore majorés par le manque d'accès à la parole et leur impossibilité d'élaborer de la pensée sur ce qu'ils captent et ressentent. Ils encaissent de plein fouet ce qu'ils voient. Ils sont tout simplement soumis à des stimulations terrorisantes qui débordent largement leurs petites capacités d'assimiler de tels événements en les mettant à distance dans leur tête ou en cherchant des explications à ce qui se passe. La seule échappée à ce stress

est de rejouer par la suite ce qui a été vu (en donnant des coups de pied, en hurlant sur autrui...) ou de s'emmurer dans le silence, la souffrance s'exprimant alors par des symptômes corporels (maux de ventre, problèmes de sommeil, sensibilité plus grande aux infections...). La peur, la terreur ne peuvent trouver un exutoire dans le fait de pouvoir se raconter ou déposer dans l'oreille d'un autre ces événements si effrayants.

Amis, profs et autres proches, écoutez les plus grands...

Plus grands, les enfants parviennent parfois à confier - maladroitement ou à demi-mot - à un ami, un professeur, un adulte de l'entourage ce qui hante leur esprit, les peurs qu'ils endurent sous le toit familial. Écouter et entendre les enfants suppose un engagement de l'entourage familial ou professionnel car, une fois capté, leur message ne peut rester sans recherche d'une issue. Or, "s'attaquer" à la violence conjugale reste bien difficile, voire bien effrayant, amène une terrible sensation d'impuissance, et on trouve mille excuses pour y échapper: "Au nom de quoi m'en occuperai-je?" Peut-être que signifier simplement aux parents que leurs enfants trinquent et que l'on s'en soucie est déjà une ouverture sur d'autres possibles.

■ R.V.

Frères et sœurs sous haute tension

Que c'est dur de partager l'amour de ses parents! Comme c'est difficile d'apprendre à vivre à plusieurs! Combien il est douloureux de renoncer à rester petit, de laisser son puîné traverser les

étapes déjà franchies avec l'attention et la présence des adultes spécifiques à chacune de celles-ci.

Lucas, 4 ans, rôle, sur Etan, 18 mois, parce que lui est toujours porté et que "c'est pas juste, pourquoi je peux pas aussi aller dans les bras?" On comprend bien pourquoi colère et fâcheries peuvent circuler dans une fratrie.

Grandir, c'est observer, comparer, faire des liens, des catégories, tenter de comprendre... Autant de sources possibles de jalousie souvent plus éprouvée que conscientisée. Jalousie qui pousse à ne pas se faire oublier, à se défendre, à revendiquer, à bousculer l'autre pour retrouver sa place, à entretenir des désirs de destruction. La peur des parents de sentir leurs enfants jaloux, de les voir souffrir ou de s'interroger sur ce qu'ils auraient dû faire pour éviter cela, viennent souvent renforcer les tensions dans la fratrie. Or, plus ils interviennent, plus ils entretiennent malgré eux les rivalités. En prenant position pour l'un, en défendant l'autre, ils induisent des différences dont les enfants risquent de se saisir pour alimenter le jeu du "Qui sera le plus aimé?"

Il n'est demandé à aucun parent d'être pareil ou de faire pareil pour chacun de ses enfants. Ceux-ci sont différents et ont des besoins différents, mais jouer insidieusement à faire des comparaisons, à affirmer ses préférences, à favoriser les uns ou les autres, c'est placer des bombes à retardement au cœur de sa progéniture.

Jalousie et violence sont des composantes incontournables des relations dans

une fratrie. Vivre ensemble apprend à les canaliser et à les dompter. Jalousie et violence peuvent se transformer, sous le regard bienveillant des parents, en solidarité et complicité. Quoi qu'il en soit, dans l'étrange âme humaine, chaque sentiment possède son contraire. C'est le climat familial dans lequel il éclot qui lui donne sa teinte dominante.

■ R.V.

L'Éducation au Salon



Comme les directeurs, enseignants, formateurs, logopèdes, médiateurs, bibliothécaires, vous avez aussi votre place, chers parents, au Salon

de l'Éducation qui se tient du 20 au 24 octobre à Namur Expo. Après tout, c'est bien vous qui êtes en première ligne pour éduquer vos rejetons.

200 exposants sont prêts à vous répondre pour tout ce qui concerne le domaine de l'éducation qui va de l'édition scolaire et pédagogique aux activités scolaires, en passant par les voyages, l'alimentation, les langues, le multimédia, la psychomotricité, les transports, la culture, la santé, le livre de jeunesse (lire pages 14 et 15 de ce journal), etc. Les thèmes au menu de ce salon: **la gestion mentale, prévenir les violences à l'école, l'enfant à haut potentiel** (le Salon Éducation accueillera le samedi 23 octobre le colloque organisé par l'association EHP Belgique, uniquement sur réservation auprès de contact@ehpbelgique.org), **l'égalité des genres à l'école, l'Aide à la Jeunesse et l'école, pauvreté et exclusion sociale à l'école. En savoir + sur www.saloneducation.be**

Dans la société

La pauvreté, l'autre violence

"Le plus dur, ce n'est pas de vivre sans rien, c'est d'être considéré comme rien": terrible constat qui ressort des témoignages recueillis par Bernard De Vos, le Délégué général aux droits de l'enfant. Oui, la pauvreté est une violence psychologique et sociale, parallèlement à une violence économique. Celle-ci frappe d'autant plus durement les enfants quand ils doivent fréquenter l'école. Car école et pauvreté ne font pas toujours bon ménage. Un manifeste appelle à se mobiliser. Et à un engagement politique.

Conjointement à son rapport annuel de novembre 2009, le Délégué aux droits de l'enfant sortit **Dans le vif du sujet**, un document relatif aux incidences et aux conséquences de la pauvreté sur les enfants, les jeunes et leurs familles. Toujours consultable (lire En savoir +), il s'appuie sur les témoignages de bénéficiaires d'une aide sociale dans les arrondissements de Tournai, Charleroi, Verviers, Marche et Bruxelles.

Chaque parent peut lutter contre la pauvreté

"On a pu mesurer, exemples à l'appui, combien la pauvreté portait atteinte aux droits de l'enfant dans de nombreux secteurs de la vie en société, et d'abord à l'école. Les critiques portaient essentiellement sur le

enseignement, issus de milieux précaires et relégation vers des filières d'enseignement imposées ou non souhaitées. Ces enfants, nous dit le rapport, font ainsi l'apprentissage de la disqualification, qu'ils intègrent par la suite dans leur

parcours de vie", résume Bernard De Vos. Notons que l'Unicef a dressé le même bilan après avoir donné la parole à des mineurs (Lire "Pauvreté infantile : cessons de nous moquer", dans **Le Ligueur** du 22 septembre). Embrayant sur ces constats, le

Délégué général aux droits de l'enfant de la Communauté française (qui, rappelons-le, est encore l'entité chargée des bons fonctionnements de l'enseignement) a lancé un manifeste particulièrement revendicatif intitulé **École et pauvreté : quelles priorités?** Celui-ci propose au gouvernement la mise en place de neuf mesures qui reflètent le travail mené contre l'échec scolaire depuis de nombreuses années par des acteurs de terrain, mais adaptées aux réalités d'aujourd'hui.

Les lieux d'accueil de la petite enfance, l'école maternelle et primaire peuvent jouer un rôle moteur dans la lutte contre les inégalités sociales. Le décrochage scolaire ou la délinquance ne sont, souvent, que les conséquences de rendez-vous manqués dès la naissance. Les mesures proposées devraient produire des résultats dont les conséquences positives se feront sentir partout et pour tous. En aidant les plus faibles, c'est toute la collectivité qui progressera, tant sur le plan social qu'économique ou même démocratique.

Le délégué sait que ces dispositions impliquent des budgets conséquents et il en appelle à cet égard à plus de courage du politique. Il compte d'ailleurs évaluer régulièrement l'impact de ce manifeste auprès de nos autorités.

Pour une école riche de ses pauvres

Deux exemples de mesures: ce manifeste réclame une vraie gratuité de l'enseignement fondamental. Nombreux sont les enfants qui ne peuvent payer les frais de piscine, de théâtre, d'excursions, ce qui les met souvent mal à l'aise à l'égard de leurs camarades et pollue la relation avec l'enseignant. Il faudrait donc, dit le manifeste, instaurer un système de paiement qui ne mette pas directement l'enfant en jeu. Bernard De Vos voudrait interdire la stigmatisation des "mauvais payeurs" faite par certains établissements qui n'hésitent pas à publier des "listes noires".

Le manifeste vise également la formation des enseignants. Bernard De Vos insiste beaucoup sur ce dernier point: *"Il est indispensable que les enseignants, qui viennent majoritairement de milieux favorisés, puissent faire le lien entre les comportements et les difficultés d'apprentissage d'un enfant et les réalités sociales de celui-ci."* Voilà de

quoi nourrir la proposition du ministre de l'Enseignement supérieur de faire passer les études des instituteurs et régents de trois à cinq ans.

Nous vous invitons bien sûr à découvrir et contresigner ces neuf mesures

extrêmement ambitieuses (la dernière demande "simple-ment" les moyens humains et financiers pour la concrétisation des quatre objectifs généraux

du Décret Missions de 1997, lui aussi très ambitieux). Mais, vous l'aurez compris, lutter contre la pauvreté, c'est aussi une attitude au

quotidien, une manière de vivre ensemble la réalité des cours de récréation, spectacles et voyages scolaires, réunions de parents, etc. Une attitude qui n'implique pas que les enseignants et le Délégué.

En savoir +

• **Dans le vif du sujet**, rapport relatif aux incidences et aux conséquences de la pauvreté sur les enfants, les jeunes et leurs familles: www.dgde.cfwb.be

• Voilà ce que nous en pensons! Les jeunes touchés par la pauvreté parlent de leur vie: www.unicef.be

• **Pauvreté et école : quelles priorités?** www.dgde.cfwb.be; il suffit pour ajouter son nom à la liste d'envoyer un mail à dgde@cfwb.be. La même adresse ou un contact téléphonique au 02/223 36 99 permettent d'obtenir le texte du manifeste papier.

■ M.T.

À Péruwelz, le CPAS rapproche parents et école

Au-delà des constats, certains se battent chez nous pour dépasser cette violence vécue à l'école par les élèves

de milieux précarisés. À Péruwelz, petite ville du Hainaut de 17 000 habitants, entre Mons et Tournai, le Centre Public d'Action Sociale et le Galion, sa cellule d'éducation familiale créée en 2003 par Marie-Anne Jottard, ont mis sur pied un programme d'éducation familiale et de stimulation du langage en milieu défavorisé afin de réduire les inégalités scolaires dès la maternelle.

Ce programme d'éducation familiale s'inscrit dans le cadre d'un projet plus vaste, porté par la volonté du pouvoir politique de mettre l'éducation au cœur de ses projets et soutenu scientifiquement par le CERIS (Centre de recherche et d'innovation en sociopédagogie scolaire) de l'Université de Mons : faire de l'entité une Cité de l'éducation, à l'instar de Charleroi et de Waterloo, via notamment une Maison de la parentalité.

Pour une école en phase avec les familles défavorisées

Assistant social et psychopédagogue, engagé au CPAS de Péruwelz depuis plus de vingt ans, Bruno Humbeeck est convaincu de "la nécessité de travailler prioritairement dans les milieux défavorisés. Plus vous améliorez les stratégies d'apprentissage, plus vous devez les appliquer prioritairement avec ces familles, sinon vous renforcez les inégalités. C'est pourquoi nous travaillons le lien familial comme moyen de reconnaissance identitaire et comme force pour recréer du lien social." L'équipe s'appuie pour cela sur la proximité qu'elle noue depuis des années avec ces familles. Les personnes qui fréquentent un CPAS se vivent d'abord comme bénéficiaires d'une aide sociale. Quand elles sont reconnues dans leur statut parental, elles se sentent valorisées. "Quand je demande comment va Cédric à sa maman, celle-ci se sent reconnue individuellement. Quand un CPAS s'intéresse à la situation scolaire des enfants, il change le rapport à l'institution, il crée une dynamique positive." Plus concrètement encore, le Galion a décidé de travailler sur la

stimulation du langage, sachant qu'en 1^{re} année primaire, un élève de milieu précaire connaît à peu près 800 mots pour 1 700 chez un enfant de famille socio-culturellement aisée.

Polo le lapin fait le lien

Créée par l'équipe des professeurs Jean-Pierre Pourtois et Huguette Desmet de l'Université de Mons, la brochure **Polo le lapin**, accompagnée d'une peluche et d'un DVD, fait le lien entre l'école et la famille. "L'idée est de faire en sorte que le langage de l'école soit diffusé dans les familles. Le travailler à l'école ne suffit pas. Il faut que l'en-

fant soit stimulé à ce langage chez lui. Car on parle moins dans les familles défavorisées. Le but est aussi de faire comprendre qu'on peut apprendre en jouant, en récitant des comptines, et rendre ces parents acteurs de cet apprentissage, sans se substituer à l'école. Ce projet de relance veut montrer que l'institution, quelle qu'elle soit, peut ne pas être violente si elle connaît et comprend le public avec lequel elle travaille." Pour sortir l'enfant en difficultés de son isolement, l'idée est de le remettre au centre du triangle famille-école-société. "Si elles sont en tension, c'est l'enfant qui trinque. Quand un élève se fait punir en classe parce qu'il dit 'Putain', alors que ses parents le disent à la maison, il ne comprend pas. Soit il trahit l'école, soit il trahit sa famille." Outre ce projet de coéducation, d'autres ont vu le jour dans les écoles de la ville comme le cahier de vie, l'école maternelle expliquée aux parents, une action en cour de récréation, etc. Le

Galion propose également des entretiens individuels et des groupes de paroles à destination des parents du CPAS, sur des sujets concrets, et collabore avec de nombreux partenaires, dont l'école des devoirs.

**Je suis très optimiste, conclut*

Bruno Humbeeck, quand je vois que des institutions passionnantes comme les CPAS ont changé leur nom Centre public d'aide sociale' en 'Centre public d'action sociale'. Cela n'a l'air de

rien, mais c'est une vraie révolution! C'est le signe que les sociétés bougent."

En savoir +

• Le programme d'éducation familiale et de stimulation du langage du Galion fait partie des vingt-six projets de terrain qui ont reçu un financement du Service de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale du Centre pour l'Égalité des Chances, désigné par la Commission européenne pour gérer une vaste campagne en Belgique, dans le cadre de l'année européenne de lutte contre la pauvreté : www.luttepauvrete.be.

• **Journée mondiale du refus de la misère** : ce 17 octobre, à 13h, le Réseau belge de Lutte contre la Pauvreté invite à une manifestation "Haut les bas revenus" à la gare du Nord de Bruxelles, à un rassemblement à 16h sur l'esplanade du Parlement européen animé par ATD Quart Monde autour du message élaboré par des jeunes qui "veulent bâtir une Europe qui ne soit pas centrée sur l'argent et les intérêts économiques, mais une Europe, basée sur la rencontre et le respect, qui ne laisse personne de côté". La journée se terminera par une Parade des Lanternes Citoyennes à 19h à la gare Centrale. Détails et rens. : 081/31 21 17 ou bureau@rwlp.be, www.rwlp.be - www.atd-quartmonde.be - www.17oct.org.
• Bruno Humbeeck est également auteur de **L'estime de soi pour aider à grandir**, publié aux éditions Mols. Il nous en parlera dans **Le Ligueur** du 3 novembre, plus spécifiquement à propos des adolescents.

■ **Michel Torrekens**